Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Mediafilm

Band: - (2002)

Heft: 6

Artikel: Selon Iosseliani, travailler peut nuire gravement à la santé! : "Lundi matin" d'Otar Iosseliani

Autor: Adatte, Vincent

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931205

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le petit Gaston (Adrien Pachod) et sa grand-mère (Narda Blanchet)

Selon Iosseliani, travailler peut nuire

«Lundi matin» d'Otar Iosseliani

L'homme n'est pas fait pour le travail! Metteur en scène dissident de la grande époque, installé en douce France depuis belle lurette, le Géorgien Otar Iosseliani n'en poursuit pas moins la résistance. Avec «Lundi matin», il nous fait part une fois encore de son indignation amusée, témoignant pour notre civilisation malheureuse d'une affection à la fois détachée et irrésistible, qui en fait le seul et authentique héritier de Jacques Tati. D'aucuns le taxent de réactionnaire, de misanthrope. Laissons-les dire... Comme la plupart des grands cinéastes comiques, Iosseliani châtie à merveille ce qu'il aime sans doute profondément!

Par Vincent Adatte

Otar Iosseliani sous les traits du marquis Enzo di Martino

gravement à la santé!

D'habitude, les films de Iosseliani ne se laissent pas facilement raconter: mus par une logique de prime abord obscure, truffés de digressions, ils font échec à la volonté de maîtrise que constitue la pratique du résumé. Tiens, «Lundi matin» semble faire exception à la règle, la preuve… Nous sommes lundi matin, un homme prénommé Vincent (joué par Jacques Bidou, producteur émérite de films, notamment documentaires), qui habite à la campagne et se rend à son travail. Il est soudeur dans une usine chimique enfumée de la région lyonnaise. Le soir, il rentre chez lui, fait plus ou moins face à sa femme et ses enfants…

Le lendemain, Vincent rompt cette routine. L'interdiction de fumer dans ce lieu irrespirable lui pèse trop. Quittant son lieu de travail, il va s'en griller une dans le pré. Après une bonne cuite, il rend visite à son vieux père qui lui fait don de ses devises étrangères et l'incite à voyager. Vincent se rend alors à Venise où, après quelques péripéties, il s'engage comme soudeur sur un navire de croisière… Le temps passe, le voilà de retour chez lui, à peine changé. Il reprend le chemin de l'usine.

Digression grand format

Pas de panique, cher lecteur, la simplicité de l'argument de «Lundi matin» tient plutôt du trompe-l'œil qui va permettre à Iosseliani de s'adonner à l'une de ses pratiques favorites, la digression comme figure de la rébellion. Le film tout entier peut être d'ailleurs pris comme telle (une digression grand format). Voilà qui ▸

Chez Iosseliani, on ne trouve jamais de héros positifs, tout

expliquerait le sens d'un retour à la normale qui peut choquer: faire de notre désir de liberté et d'autonomie un simple accident de parcours dans nos existences réglées, ce n'est pas très gentil, mais simplement salutaire et toujours un peu dur à accepter! A l'époque où il était encore un cinéaste soviétique, l'auteur de «La chasse aux papillons» (1992) s'était déjà vu reprocher par ses censeurs, entre autres griefs, sa propension à la «parenthèse gratuite».

Des années plus tard, le Géorgien n'en démord pas: adversaire résolu de la raison «calculante» qui considère la digression comme une dépense improductive, il met dès qu'il le peut l'action (au sens puéril du terme) entre parenthèses. Partant, le gag est l'un de ses instruments de prédilection. Par excellence, il constitue en effet l'un des meilleurs moyens de ralentir, voire de suspendre l'action, car il réclame de notre part un petit temps d'interprétation qui, à chaque fois, nous extirpe du récit et nous remet à notre vraie place de spectateur. Truffez de gags un plan et le film n'avancera plus – c'est ce qui rend les chefs-d'œuvre de Jacques Tati si ardus aux yeux du public d'aujourd'hui (il faut les regarder comme des tableaux).

En gondole à Venise

Dans la première partie de «Lundi matin», Iosseliani en réfère à Tati, justement. Description magistrale et dépourvue de dialogues de ce que peut être la routine du travail obligatoire, cette entrée en matière cite à plusieurs reprises des scènes de l'auteur des «Vacances de Monsieur Hulot» (1953). Il leur confère toutefois un ton désenchanté, presque sardonique – à l'exemple du facteur qui, en clone perverti du père François de «Jour de fête» (1949), ouvre au fer à repasser le courrier de ses semblables.

L'échappée belle de Vincent à Venise subit le même sort, quoique un brin adouci... La Cité des Doges représente pourtant l'incarnation même de la ville où l'on rêve de s'évader, le lieu type de la digression charmante (le fameux week-end à Venise). Avec un peu plus de tendresse donc (on est entre gens du Sud), Iosseliani révèle tout ce qui est mis en œuvre comme travail pour que cette «carte postale» produise l'effet escompté – jusqu'au marquis oisif (interprété à dessein par le cinéaste lui-même) qui doit passablement se dépenser pour continuer à faire illusion! Le farniente n'étant plus de ce monde, mieux vaut mettre un terme à l'aventure (qui d'ailleurs n'en a jamais vraiment été une), rentrer à la maison et boire un bon coup pour oublier... ■

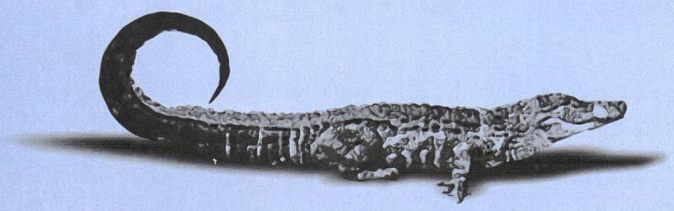
Réalisation, scénario, montage Otar Iosseliani. **Image** William Lubtchansky. **Son** Jérôme Thiaut. **Musique** Nicolas Zourabichvli. **Interprétation** Jacques Bidou, Anne Kravz-Tanavsky, Narda Blanchet... **Production** Pierre Grise Productions, Mikado Film; Martine Marignac, Maurice Tinchant, Roberto Cicutto, Luigi Musini... **Distribution** JMH (2002, France / Italie). **Durée** 2 h. **En salles** 15 mai.

Vincent (Jacques Bidou) et sa femme (Anne Kravz-Tanavsky)

Otar Iosseliani, l'épicurien moraliste

D'origine géorgienne, mais travaillant en France depuis le milieu des années 70, Otar Iosseliani, auteur de «Lundi matin», est l'un des cinéastes les plus atypiques et rétifs à tout embrigadement qu'ait donné le cinématographe depuis sa naissance. En neuf longs métrages à peine, Iosseliani a inventé une poétique de la nonchalance et de la dérision tranquille.

Par Jean-Sébastien Chauvin

Né en 1934 à Tbilissi, en Géorgie, Otar Iosseliani est un cinéaste singulier, qui a construit une œuvre d'une incroyable cohérence, loin des dogmes esthétiques des époques où il a réalisé chacun de ses films, de «La chute des feuilles» («Giorgobistve») en 1968 à «Lundi matin» (2002). Cette façon de construire un univers personnel, au mépris des demandes et recommandations de ses contemporains, lui a d'ailleurs posé quelques problèmes avec le comité de censure de l'ère soviétique sur ses trois premiers longs métrages réalisés en Géorgie (dont «Il était une fois un merle chanteur/Iko Shashvi mgalobeli», 1970, et «Pastorale/Pastorali», 1975), raison pour laquelle il émigra en France après son troisième film.

Voyez plutôt: «Il était une fois un merle chanteur» décrit la vie nonchalante d'un percussionniste qui, parce qu'il flâne et rêvasse, arrive sans cesse en retard et ne joue toujours qu'en fin de concert! Chez